

ODON VALLET

L'alpinisme : techniques et symbolique de l'ascension

Comment la technique peut-elle « vaincre » la nature ? L'arrachement à une pesanteur est-il la résultante d'un éternel combat ou le dividende du progrès technologique ? Comment l'homme peut-il s'élever ? L'histoire de l'alpinisme est un bon exemple des mystiques et des techniques ascensionnelles du corps et de l'esprit. Elle démonte les mécanismes de l'élévation et met à bas certains lieux communs dont le plus célèbre est l'« ascenseur social ».

Tiepolo.
Fresques du
palais royal
de Madrid
1762, 1766
DR

Si, vraiment, des institutions comme l'École, l'Église ou l'Armée ont joué un rôle de machine élévatrice, les bénéficiaires sont restés absolument passifs et n'ont donc aucun mérite. On devrait plutôt parler d'escalier social dont l'individu gravit les marches grâce à son action personnelle. On pourrait aussi voir, dans la société hiérarchique, une échelle sociale qui se grimpe à la force du jarret et du poignet : aucune technique ne remplace l'effort, aucun procédé ne supprime le vertige. Mais la technologie moderne recule les limites de l'impossible. Toute ascension se situe donc à la jointure du progrès technique et des contraintes naturelles.

Le vertige a menacé le bâtisseur de cathédrales comme le poseur d'antennes de toit, le muezzin sur son minaret et le laveur de carreaux des gratte-ciel. Peur de la chute ou attrait du vide, le vertige est un défi à l'équilibre qui actualise cette terrifiante descente que fut la mise au monde, glissade dans le tunnel sans fin de la matrice et choc sur le sol dur de la couveuse. Il fallait être Jésus-Christ, né d'un accouchement miraculeux, pour oser l'Ascension et s'envoler au Ciel sans hurler sa peur : le surnaturel se joue à la fois des peurs naturelles et des impasses techniques.

Le meilleur traitement contre le vertige, si on le supporte, est le saut en parachute car on franchit la porte de l'avion comme le col de l'utérus. Très utile est aussi le parapente (pratiqué par de nombreux alpinistes) où l'on quitte en courant le sol de la terre-mère comme un enfant s'éloigne à toutes jambes du giron maternel. Les sports aériens mènent de la mère au père à la suite d'Icare, fils de Dédale qui fabriqua les ailes de son rejeton. Voler de ses propres ailes exige ensuite le meurtre du père et ce n'est pas un hasard si l'invention du parachute par les Français Lenormand, Blanchard et Garnerin (entre 1783 et 1797) coïncide avec la Révolution.

Celle-ci est autant liée à l'alpinisme qu'au parachute tant la révolution des idées a fait progresser les grimpeurs car il faut abattre des barrières pour prendre du champ, ne plus subir les vieux ascendants pour tenter une ascension. La conquête du mont Blanc est inséparable de l'Esprit des Lumières et la course au toit de l'Europe (de l'Ouest) fut lancée par Horace-Bénédict de Saussure, physicien suisse, inventeur de nombreux instruments de mesure et bisaïeul de Ferdinand, le linguiste. La course fut gagnée, le 8 août 1786, par un homme de science, le docteur Paccard, et un enfant du pays, Jacques Balmat. Celui-ci fut le premier à comprendre qu'on pouvait passer la nuit sur un glacier sans en mourir et affronter la Montagne maudite, ancien nom du mont blanc qui ne recevra son actuel patronyme que le 2 août

1787. Il n'était certes pas facile de démythifier un massif dont les sommets s'appellent Le Moine, La Nonne, L'Évêque ou Le Cardinal. Quand l'homme les toise puis les foule, le pouvoir ecclésiastique perd sa superbe et la nuit du 4 août n'est pas loin qui verra l'Église perdre ses privilèges.

Deux siècles plus tard, l'Himalaya connaîtra la même laïcisation de la montagne lorsqu'en 1950 l'Annapurna (« déesse de l'Abondance ») et le Dalaï Lama (« Océan de sagesse ») seront vaincus, la première par une expédition française et le second par l'invasion chinoise. L'histoire de l'himalayisme est celle d'une désacralisation de la montagne et de la société, les grimpeurs visitant les demeures des dieux quand les habitants s'initiaient aux techniques des hommes. Dans les pays où les moines pratiquent la lévitation grâce à leurs dons surnaturels, les laïcs s'adonnèrent à l'ascension par les seules forces naturelles mais avec l'aide de la science.

Le 29 mai 1953 à 11 h 30, l'apiculteur néo-zélandais Edmund Hillary et le porteur népalais Norgay Tensing atteignirent le « toit du monde », ce mont Everest que les tibétains nomment Chomolungma (« déesse du Monde ») et les Népalais Sagarmatha (« déesse du Ciel »). Hillary, bien qu'athée, déposa au sommet un crucifix confié par le chef de l'expédition tandis que Tensing offrait quelques friandises aux divinités bouddhistes. La nouvelle de la « conquête » parvint à Londres le 2 juin, jour du couronnement de la reine Elizabeth, et fut communiquée à la foule par haut-parleur tout au long du parcours royal tandis que retentissait le *God Save the Queen*. La victoire doit pourtant moins à Dieu qu'à l'oxygène dont l'expédition était généreusement pourvu grâce à la mise au point de nouveaux appareils dérivés de ceux utilisés par les pilotes de la RAF. Si l'on ajoute l'usage massif de l'aluminium pour le matériel d'escalade et des fibres synthétiques pour les tentes et les vêtements, la victoire sur l'Everest est une des moins mystiques et des plus techniques de l'histoire de l'himalayisme. C'est aussi l'une des rares à n'avoir « sacrifié » aucune vie humaine ni aucune phalange gelée aux dieux ou aux démons de la montagne.

La mystique est pourtant bien présente dans l'histoire de l'alpinisme et les ecclésiastiques sont légions parmi les « conquérants de l'inutile » : de nombreuses voies portent les noms des abbés Davin dans l'Oisans, Audoubert dans les Pyrénées ou Achille Ratti (le futur pape Pie XI) dans les massifs du mont Blanc et du mont Rose. Les protestants ne sont pas en reste avec le révérend Hudson (mort au Cervin dont il venait de réussir la « première ») ou le pasteur Coolidge qui grimpait avec sa tante et son chien dont il ne sut

qu'elle était une chienne que lorsque celle-ci mit bas. Les techniques de l'alpinisme ont démocratisé l'Ascension, permettant à de simples vicaires de s'élever avec le Christ et, comme le révérend Hudson, de grimper Bible à la main, en chantant les psaumes des « montées » (à Jérusalem).

Plus l'Europe des plaines était gagnée par l'incroyance, plus les « hommes de Dieu » élaboraient une métaphysique de la verticalité ¹, se hissant au-dessus de leurs ouailles pour approcher le Très-Haut. Ils évangélisaient la conception nietzschéenne du Surhomme et du triomphe de la volonté tout en hissant, avec l'aide des montagnards, des croix et des vierges sur les principaux sommets où ces objets métalliques jouent d'ailleurs un rôle utile de paratonnerre, le Christ et sa Mère remplaçant Zeus, Thor et autres dieux de la foudre.

La mystique nationaliste joua aussi un grand rôle dans la conquête des montagnes et chaque pays envoya ses « cordées d'assaut » planter son drapeau toujours plus haut. A partir de 1860, la voie ferrée Calais-Bâle rapprocha les Anglais des Alpes où ils rivalisèrent avec les Italiens et les Allemands soucieux de consolider leur récente unité nationale par quelque exploit au sommet. « Pour la patrie, par la montagne », disait la devise du Club alpin français, puissamment aidé par le rattachement de la Savoie à la France et la construction de la ligne du PLM. Un coup de menton pour la patrie, un coup de piolet pour avancer, des pitons pour s'assurer, des chaussures à clous sur le rocher et des crampons sur la glace : les sentiers de la gloire devinrent d'immenses chemins de fer. Des *via ferrata* dirent les chasseurs alpins italiens qui équipèrent de câbles et d'échelles les parois des Dolomites afin de faciliter la surveillance des frontières et de préparer les futurs « orages d'acier ». Les progrès de la technologie alpine suivent ceux des industries de l'armement.

Le choc de la mystique nationaliste et des techniques d'escalade culmina dans les années trente avec la résolution des derniers « problèmes des Alpes » : l'ascension des grandes faces nord par des grimpeurs italiens (aux Grandes Jorasses), allemands (au Cervin) ou autrichiens (à l'Eiger). Qu'est-ce qui permet d'adhérer au rocher ? Les nouvelles espadrilles ou les harangues du Duce ? Les semelles Vibram ou les discours d'Hitler ? Et la cordée austro-allemande de l'Eiger doit-elle sa victoire (1938) ² à l'Anschluss ou aux crampons à douze pointes ? Sans doute, les grimpeurs des puissances expansionnistes étaient-ils à la fois les conquérants les plus téméraires (leurs nombreux morts en témoignent) et les alpinistes équipés des meilleures armes

1. Sur ce thème, voir O. Vallet, « La montagne et le sacré », in *Passage - Cahiers de l'alpinisme*, n° 3.
2. Sur cette victoire, qui sert de point de départ au film de J.-J. Annaud, *Sept ans au Tibet*, voir O. Vallet, « Les clichés de Hollywood et le Tibet », *le Monde*, 21 novembre 1997.

blanches. Mais les démocraties n'avaient pas dévissé. Dès les années vingt, le groupe de Fontainebleau réunit des grimpeurs atypiques, parisiens libérés qui se voulaient des « sans guides » et s'entraînaient dans le massif du mont Blanc : au moment où l'Europe politique se dotait de guides tout-puissants, l'image du führer pâlisait en montagne. Chacun voulait être Premier de cordée et le succès du livre de Roger Frison-Roche (1941), *Chamoniard d'adoption et Parisien d'origine*, s'explique largement par ce désir de passer devant, de piloter sa vie sans l'aliéner aux anciens, en une époque où les conducteurs de foules menaient leurs peuples à la défaite. L'aura médiatique entoure ceux qui précèdent les « masses » vers les sommets du pouvoir et les autels du sacrifice.

Vichy et la Résistance ont également puisé dans la mythologie de la montagne, fort en honneur à l'École des cadres d'Uriage. La pratique s'incarna dans les « passeurs de la liberté » alpins ou pyrénéens qui égalèrent les tîrthankara du jaïnisme, ces « passeurs de gué » qui montrent les chemins de la délivrance. Cette libération des contraintes par la montagne des grands espaces, parcours du risque calculé, fut le thème majeur de mouvements comme Jeunesse et Montagne devenue, après-guerre, l'Union nationale de centres de montagne (UNCM) puis l'Union des centres de plein air (UCPA). Dans des stages spartiates, on apprenait à se passer de guide, à grimper en cordée réversible, chaque participant devant passer en tête à son tour. Cette révolution technique dans un milieu conservateur, véritable socialisation des moyens de progression, mettait fin à un siècle de rapports bien définis entre guides et clients.

De la conquête du mont Blanc à l'entre-deux guerres, ces rapports étaient simples : le guide ouvrait la voie à laquelle le client donnait son nom. D'innombrables couloirs, arêtes ou aiguilles Whimper, Walker, Migot ou Couturier ont été, en fait, conquis par des guides méconnus qui cédaient leurs droits d'auteur à un citadin aisé. Quelques brillantes exceptions de clients acrobates ne modifiaient guère l'équilibre entre l'ouvreur patenté et le suiveur payant, l'un s'élevant socialement et l'autre physiquement.

La démocratisation de la montagne fut un long processus politique et économique, contemporain des auberges de jeunesse et des billets de congés payés, du « vendredi noir » de Wall Street qui réduisit la clientèle de guides et des conflits mondiaux qui creusèrent la soif de gloire : les grands grimpeurs des années trente et cinquante étaient des enfants de la guerre qui voulaient égaier, en montagne, l'héroïsme de leurs aînés des champs de bataille. Mais cette

démocratisation n'est pas séparable des progrès de l'équipement qui mirent les sommets prestigieux à la portée du plus grand nombre, au risque de dévaloriser ce qui fait l'essence même du mythe montagnard : l'exploit.

Les crampons à pointes avant permettent ainsi de progresser de face sur les parois glaciaires les plus pentues au lieu de tailler une marche pour chaque pas. Avec l'aide des piolets-traction, ils réduisent les difficultés et augmentent l'affluence au risque de transformer des goulottes en boulevards. De même, les pitons, coinçeurs, friends, spits et autres points d'assurage sécurisent les voies rocheuses au point qu'on ne parle plus de « dévisser » mais de « voler » : lâcher sa prise devient un jeu et l'homme cumule deux plaisirs animaux, ceux de l'écureuil grim pant aux arbres et de l'oiseau sautant des branches. Avec les rappels sur descendeur (une pièce métallique bloquant la corde de descente), il y joint les balancements du singe sur les lianes. L'innovation permet ainsi de « régresser » et l'intelligence de faire la bête grâce à un usage astucieux de la technique moderne pour des objectifs pré-hominiens. Plus la vie urbaine est artificielle, plus le citadin fait corps avec la nature.

Cette méthode régressive s'observe dans tous les domaines de l'alpinisme moderne. La première revanche est celle de la nature qui se « venge » des progrès de l'escalade en rendant plus difficile l'assaut des hommes. Au Cervin (versant italien), à la Meije ou aux Drus, des éboulements rocheux ont compliqué l'ascension de voies naguère classiques voire rendu impossible la répétition des grandes « premières ». De même, le réchauffement de la planète a fracturé les grandes voies glaciaires au point que des faces nord, autrefois lisses et régulières, sont devenues des successions de ressauts difficiles et de séracs dangereux : le progrès du matériel ne fait alors que compenser les caprices de la nature. Et des voies devenues trop dangereuses en été sont désormais parcourues en hivernales grâce aux nouveaux textiles à la fois imperméables et « respirants » qui atténuent les effets du climat.

Si l'exploit est dévalué ou son théâtre encombré, l'homme peut encore déplacer son sport favori vers des montagnes exotiques sans voies équipées ni hélicoptères de secours. L'himalayisme est né quand l'alpinisme s'est banalisé et le taux de mortalité à l'Everest (un mort pour quatre ascensionnistes) est celui du Liskamm ou du Cervin au siècle dernier. Que la corde soit trop sûre et l'on grimpe en solo (une ascension solitaire développée à partir de l'individualisme soixante-huitard) ; que les « huit mille » soient trop faciles et l'on se passe d'oxygène ; qu'un seul sommet soit trop peu et il s'enchaîne avec d'autres. Comme l'« effet jogging » répond à l'automobile, le re-

tour aux moyens naturels de l'époque « héroïque » est une réplique aux techniques sophistiquées de l'effort vertical.

Trop compliqué de s'encorder ? On grimpe en solo. Trop lourdes, les gosses à coque rigide ? Les chaussons d'escalade épousent le pied nu du grimpeur sur son roc comme d'un pygmée sur son arbre. Et les « ballerines » permettent de faire des pointes sur le granite comme sur une piste de danse. Les photos d'himalayistes encombrés par leur doudoune d'un autre âge et leur oxygène digne du SAMU n'ont plus la cote : place au poster de falaisiste torse nu, Indien dans la ville et nouveau bon sauvage.

Trop artificielles, les pistes de ski ensemencées au canon à neige ? Le horspiste les remplace. Trop faciles, les boulevards damés et balisés ? Le ski extrême leur préfère les couloirs à 60°, au point que la chronique des « premières » alpines est désormais celle des descentes plus que des montées. Et quand toutes les voies neigeuses sont descendues à ski, on recommence avec le surf. On peut aussi descendre en rappel les cascades remontées crampons au pied en hiver, gravir des séracs ou des falaises, des canyons ou des surplombs : tout se grimpe en montagne comme tout se mange dans le porc. « Vous avez fait un champ de courses des cathédrales de la terre », reprochait Ruskin aux alpinistes du XIX^e siècle. Il serait encore plus sévère aujourd'hui où les départements les plus plats ont leurs rochers ou leurs blocs et les villes leurs murs d'escalade : plus l'homme a d'ascenseurs, plus il grimpe avec ses pieds.

Reste un dernier défi pour les grimpeurs : l'inflation médiatique avec paraboles au camp de base, caméras héliportées et télécopieurs dans les sacs à dos. Le sponsoring exige des retombées immédiates voire des chutes en direct et des catastrophes programmées. Là aussi, une réaction se dessine : on délaisse actuellement les expéditions himalayennes trop coûteuses pour des ascensions alpines, économes de moyens et mieux adaptées au temps de crise. La surmédiatisation engendre un regain de classicisme avec montée en refuge et départ nocturne, répétition des voies historiques et annonce a posteriori de la réussite permettant de masquer les échecs préalables. On se retrouve, comme au bon vieux temps, à la gare de Zermatt, au train du Montenvers ou à la crémaillère de la Jungfrau. L'ombre des grands anciens rôde en ces paysages mille fois décrits mais transfigurés par un besoin d'« authentique ». Même les chaussures abandonnent les coques en plastique pour le noble cuir car l'on met ses pas dans ceux des pionniers. Le piolet en bois réapparaît, tout comme le sac kaki des boys scouts où se range le portable. Tel est ce mélange de nouveauté et de tradition qui fait de la conquête al-

pine un éternel retour et un perpétuel changement. C'est un compromis délicat en montagne où se distraire du présent est synonyme de mort et où aller de l'avant exige de lâcher prise. Car, pour Maurice Herzog, « rester humain, ça veut dire ne pas se cramponner au passé et donner leur pleine signification aux événements à venir »³.

Mais l'avenir des ascensions est-il dans la nature ou l'artifice ? Dans le triptyque *citius, altius, fortius*, le deuxième volet emprunte largement à la pharmacopée des médecines dures. En 1953, Hermann Buhl avait reconnu avoir pris des amphétamines pour conquérir le Nanga Parbat (Pakistan). Depuis, les diurétiques sont utilisés pour prévenir le mal des montagnes. L'himalayiste moderne renoue avec l'usage des potions magiques, de ce soma védique qui conférait des pouvoirs surnaturels. Les techniques de dépassement intègrent le progrès ancestral à des cimes provisoires. Poussent-elles trop loin le mythe du surhomme ? On peut leur appliquer ces propos du sage Poulidor visant la progression artificielle des « géants de la route » : « Nous étions sur la lune ; nous sommes montés sur Mars ; il nous faut redescendre sur terre ».

3. Entretien avec J.-M. Asselin in *Vertical* n° 108, mai 1998.